

**Comment l'analyste peut-il « porter la parole » aujourd'hui ?**

(intervention au Congrès de Barcelone, au titre du Cercle freudien)

Pierre Boismenu

Le titre du colloque comporte trois termes qui spécifient la question posée au sujet de « la psychanalyse » : éthique, pratique, aujourd'hui.

. Dire **pratique** (analytique) souligne qu'est ici engagé l'exercice même du « psychanalyser », et non une discussion académique sur « la théorie » - du moins pas la théorie en elle-même et directement, si on accorde qu'il n'y a pas de pratique analytique purement empiriste ou spontanée et que sauf à se régler sur des préjugés inaperçus, elle est toujours déjà « informée » par certaines théorisations. Ceci dit, *pratique* est ici au singulier, alors qu'on sait bien qu'il y a toutes sortes de modalités *pratiques* analytiques et qu'on n'a pas attendu aujourd'hui pour se déprendre du stéréotype de la « cure-type » (cf Lacan : *Variantes sur la cure-type*). En mettant pratique au singulier, on nous invite à nous référer à ce qu'on suppose d'invariant de la pratique analytique au travers de ses variétés « techniques », de ses lieux et dispositifs déjà devenues variables depuis qu'elle est née. Si donc on la questionne par rapport à « aujourd'hui », ce n'est pas simplement parce qu'un nouveau contexte engagerait à envisager une nouvelle variation « technique », mais qu'elle pourrait mettre en question *l'orientation* pratique analytique elle-même, qui n'est pas qu'une « technique » mais engage vers une éthique.

. **Ethique** (de la pratique analytique): c'est Lacan qui en a imposé le terme (séminaire *L'éthique*») par une double rupture : avec les *morales* sociétales de toute sorte et avec les *déontologies* professionnelles. Avec les *morales* qui concernent non une pratique particulière mais des lignes de conduite des sujets en société et qui au-delà de leur variétés (de forme et de contenu) sont toutes réductibles à des « services du Bien », le cas de Kant en situant une limite intéressante puisqu'elle entre-ouvre la porte vers une subversion possible (*Kant avec Sade*). Avec les *déontologies* aussi, pour autant que celles-ci ne font que dessiner un « cadre » plus ou moins rigide qui reste finalement technique, fait de procédures au service de finalités déterminées par ailleurs et non

questionnées, soit ignorées soit implicitement reflétées dans le cadre en question.

Interroger donc *l'éthique de la pratique analytique* comme nous y invite le Congrès au regard de *l'aujourd'hui* suppose d'une part qu'on se donne la peine de repreciser pour nous-mêmes en quoi consiste cette éthique déjà supposée établie, et d'autre part, de se demander si et comment *l'aujourd'hui*, le contexte actuel de notre exercice, la remet en question.

Pour le premier point, on a évidemment des réponses, mais pas si claires et simples que ça (heureusement peut-être !). Pas simple en particulier d'en dégager des axiomes ou principes qui ne soient pas que des reconductions ou généralisations de modalités tenant à des contextes d'époque ou de situations particulières. On a des formules comme « éthique du désir » ou « éthique du réel », peut-être déjà pas évidentes à articuler entre elles, en tout cas à revisiter si on ne veut pas se contenter d'en répéter rituellement les formules.

Pour le second point, on pourrait prendre la question de l'incidence de *l'aujourd'hui* sur l'éthique de l'analyse telle que portée par l'analyste sous deux « faces » : soit simplement comme ce qui vient perturber, entraver, gauchir notre pratique *comme de l'extérieur* et vis-à-vis de quoi il s'agit de défendre ou du moins raffermir celle-ci, quitte à en ré-énoncer les principes ; soit (ce qui me paraît être plutôt l'ambition de la question du titre) se demander (sans préjuger forcément de la réponse) s'il y a lieu de modifier ou enrichir ou supplémenter ce qui s'est jusqu'ici élaboré en matière d'éthique de la pratique ; après tout, si on suit le parcours de Lacan par exemple, la mise en avant de plus en plus insistante dans les dix dernières années de l'instance de la jouissance, permet-elle de *simplement* reconduire (sinon l'effacer) l'éthique comme éthique du désir ?

A mon sens, il ne s'agit sans doute pas d'une simple alternative entre ces deux façons d'entendre l'enjeu de la question, il s'agit de ne pas s'enfermer entre d'une part une crispation rigidifiante sur des supposés acquis qui enfermerait dans une posture défensive, une nouvelle « orthodoxie » au risque de se déconnecter du « monde » dans lequel qu'on le veuille ou nous la psychanalyse prend socialement place car si elle est « excentrique », elle n'est pas « extraterritoriale »... et d'autre part une « ouverture » tout azimuts à l'air du temps, une nouvelle adaptation à la « réalité » du moment, comparable à celle que dans les années soixante Lacan a combattue, sinon qu'elle est devenue en

2023 la « post-moderne way of life ». La réponse n'est pas aisée et suppose d'y travailler, mais encore faut-il en supporter d'abord l'ouvert du questionnement.

. *L'aujourd'hui* surtout est à questionner, c'ad le contexte sociétal voire « civilisationnel » dans son incidence directe sur les modalités voire la possibilité d'existence de notre pratique elle-même, et indirectement sur les modalités psychiques des individus sociétaux que nous sommes et recevons. Là encore on peut le prendre de façon plus ou moins radicale.

On peut se focaliser sur des aspects particuliers, voire des « détails » ou des conjonctures qui certes peuvent avoir éventuellement des effets profonds sur le travail, comme par exemple la question qui revient souvent (à juste titre mais à mon sens à courte vue) de l'usage du téléphone pendant la pandémie: mais on en resterait là au plus près de difficultés « techniques », pas tellement différentes de celles que le mouvement analytique a rencontrées depuis sa création séculaire et qui l'amené à faire évoluer et diversifier ses manières de faire, de ne pas par ex maintenir forcément des cures de six mois à cinq séances par semaine, etc...

Mais on peut aussi entendre dans le « aujourd'hui » une mutation civilisationnelle (ou barbare ?) qui va beaucoup plus loin dans la remise en cause de ce qui a fait le lit sociétal pour le « divan ». Après tout, Lacan semble bien en avoir eu l'appréhension, sinon la conceptualisation dans les années 70, ne serait-ce (mais pas seulement) qu'avec l'invention du 5° discours, dit capitaliste (auquel fait allusion l'argument), lequel n'est pas qu'un rajout aux quatre mais vient en perturber sérieusement la « ronde » entre eux qu'était censée assurer le nouveau-venu discours de l'analyste, pas sans faire place à de l'impossible (réel), alors que le DC (associant discours du maître au pouvoir et puissance technoscientifique) prétend « tourner rond » sans butée et « *se consommer jusqu'à se consumer* ». Ce qui ne signe pas forcément l'inexistence ou l'obsolescence du discours analytique mais contraint à en repenser l'effectivité dans ce nouveau contexte sous peine de disparaître (mort de la psychanalyse que Lacan pouvait envisager).

Est-ce que ça touche pour autant l'éthique de la pratique ? Est-ce qu'il s'agit de la défendre fermement, de la retoucher, de la déplacer, de la refonder ? C'est notre question, ouverte. Les réponses en passent (sans y rester : la psychanalyse n'est ni une sociologie, ni une anthropologie, ni une philosophie, encore moins une politique comme telle qui prétendrait intervenir dans le

collectif) par le fait de s'aviser sérieusement du « nouveau monde » qui nous vient, et d'essayer de prendre la mesure des bouleversements dans l'actuel et spécifiquement de ce qui parmi eux a incidence sur ce que nous faisons en proposant des analyses aux individus plus ou moins déboussolés qui nous viennent encore et qui font encore pour le moment l'essentiel de notre « clientèle », ou qui pourraient nous venir (ou pas si nous restons sur nos acquis) sur d'autres bases que celles que nous connaissons.

Que peut-on dire a priori ?

D'abord qu'il d'agit de mettre en relief *la fonction de la parole* dans notre pratique. Ca n'a rien de nouveau, et on peut s'appuyer en particulier sur *Variantes de la cure type*, et cette formule-clé de Lacan que l'analyste « *porte la parole* » de l'analysant ». Pas nouveau, mais à renouveler au regard du nouveau monde qui point, celui où domine de plus en plus l'inflation des images et « icônes » qui non seulement court-circuite la parole et son arrimage au registre symbolique mais coupe court aussi au registre imaginaire lui-même comme espace-temps où un sujet peut trouver à se régler *entre* la captation dans l'image aliénante du corps *et* la référence à la voix-regard de l'Autre *en écho* : c'est ce *jeu* propre à l'opération narcissique au sens freudien (reprise dans le stade du miroir et radicalisée par Christian Fierens dans son livre *L'âme du narcissisme*) et l'effectivité (parfois sa puissance créative comme chez les enfants) du registre imaginaire lui-même qui tendent à être forclos par la prégnance de l'image pure, pas seulement dans les réseaux internet, mais dans la profusion publicitaire ou les grosses machineries d'imaginaire en ready-made comme Disneyland.... Rappelons que le narcissisme au sens freudien n'est pas ce qui arrive à Narcisse dans le mythe tel qu'il se raconte le plus souvent, qui, sourd à Echo se perd dans le pur scopique de son reflet...

Mais, pour en revenir à la parole, ce n'est pas tout, car notre nouveau monde est aussi, « en même temps », celui où est promu de parler-parler-parler, notamment dans les dites « cellules de crise » où se précipitent les psychologues après des événements supposés traumatisants ; ou aussi bien sur des medias où les auditeurs sont invités à s'exprimer « en toute liberté », c'est-à-dire « en roue libre », comme le discours capitaliste de Lacan est dit « tourner rond » ; ou encore dans les réunions ou séminaires » organisés par le management d'entreprise voire d'Etat pour que chacun se « défoule » en prenant la parole.

Parlez, parlez, dit-on, et puis quoi ? Rien, personne n'écoute. Ce que la psychanalyse peut faire valoir, ce n'est pas cette « parole libre », libre de tout écho faisant butée d'où en « renvoyer le message inversé », c'est une parole *adressée*, adresse qui, sinon *lui* répond conformément à la demande de la « comprendre », de faire « like » ou son contraire, mais *en* répond, lui donne en retour moins consistance d'être acquiescé dans ses dits que du moins assure l'existence au dire, une reconnaissance d'avoir parlé : on n'aura parlé que d'être entendu, fût-ce le plus souvent malentendu. C'est en ce sens que peut s'entendre la formule précitée : *l'analyste porte la parole*. Non pas comme un media qui la disperse à tout vent, le supposé parlant cherchant dans le plus grand nombre de signes de « suiveurs » une assurance toujours déçue (sinon parfois rentabilisée financièrement), mais comme un tenant du symbolique qui ne l'inscrit d'ailleurs pas dans un « Ordre » mais fait *portée* au fait de dire.

Et cliniquement, je le constate : des patients viennent actuellement, par-delà des expériences « thérapeutiques » de toutes sortes y compris comportementalistes et malgré une langue préfabriquée qui les aura « catalogués », et peuvent trouver une toute autre écoute, ni muette ni bavarde, plutôt comme me disait un analysant qui « parle le silencieux », c'est-à-dire fait entendre sa voix à l'analysant. La parole qu'on peut faire valoir, ce n'est pas la licence de « s'exprimer », de vider son jus comme un citron sur le presse-citron, c'est un accès à l'ex-sistence qui tient au dire, y compris gestuel.

Et c'est aussi par là qu'on peut rejoindre la question de la dite présence de l'analyste, qu'on a évoquée en rapport avec l'usage du téléphone, de skype ou des SMS, car cette parole qui s'adresse suppose un autre qui comme incarnation de l'Autre de la parole soit là *en corps*, même et surtout s'il n'est là qu'à s'absenter – l'entendre sous sa forme *verbale*, à savoir un processus d'absentation, pas sans mobiliser des affects circulant entre eux. De ce point de vue, le propre de l'expérience analytique n'est pas de constituer simplement un duo mais une « dyade », où les « deux » sont en dissymétrie, l'être-là de l'analyste s'éminçant en objet-voix *portant la parole* de l'autre (au sens de s'en faire « portée » comme dans l'écriture musicale, et non de s'en ériger « *porte-parole* », et l'autre-là analysant en venant à prendre voix qui « l'auto-nommise ». Je l'écris avec deux m pour faire entendre « nommer », par différence avec ce qui tend à se jouer dans le monde d'aujourd'hui par la promotion de « l'autonomie » conçue comme individuation pleine de soi, auto-entreprise de

soi-même ou auto-crédation de sa vie forcluant l'Autre et réduisant les autres qui pourraient le symboliser à des rivaux et qui à la limite confine dans l'idéologie libertarienne – cf Elon Musk en figure délirante...

Une deuxième dimension de la méthode-éthique de l'analyse, c'est celle du *temps*. Je n'en esquisserai ici que deux aspects.

Une des caractéristiques de notre époque, c'est la vitesse, la célérité jusqu'à l'immédiateté promue pour toute activité, et attendue fébrilement d'une thérapie. Il me semble qu'éthiquement dans notre pratique on ne doit pas céder sur l'institution analytique d'un *temps pour élaborer*, un temps non comptable, qui offre non seulement un espace (dyadique, cf plus haut) mais une temporalité indéterminée a priori, sinon sans scissions des séances, où est évidée l'obsession numérique : le temps qu'il faut. Ce n'est pas facile cliniquement d'y arriver avec ceux qui viennent avec des demandes bien arrêtées et des exigences de « résultat » à court terme, et cela suppose sans doute d'inventer des manières de faire dans les « entretiens préliminaires » auxquels ne nous avaient pas habitués les « années glorieuses » où les demandes d'analyse étaient d'emblée pré-formées par une culture y préparant et où n'était pas dénigré a priori le sens d'un « travail » à faire.

Un autre aspect de la dimension du temps serait ce que j'ai envie d'appeler le *réel du temps*, c'est-à-dire son irréversibilité. Ce n'est pas nouveau qu'on cherche à le nier, mais notre nouveau monde et la « subjectivité d'aujourd'hui » qu'il produit viennent me semble-t-il en accentuer le déni, soit en cherchant à en prolonger indéfiniment le cours, jusqu'au délire transhumaniste qui prend le relai des religions par des moyens techno-scientifiques, soit, plus couramment, plus névrotiquement, en s'attachant subjectivement à faire comme si tout ce qui se passe était réversible, qu'on pouvait toujours soutenir que « tout est possible », ou qu'il le reste même après un événement qui a fait passer à autre chose : pas nouveau là encore mais qui trouve désormais à s'appuyer sur le discours dominant... Or une psychanalyse ni ne nie la mort ni n'encourage au « retour »...